Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 67 (1970)
Heft: 10

Rubrik: Documentation étrangère ; La page de la femme

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

avec l'évolution, un peu partout et notamment en Europe centrale et orientale, vers de plus grandes ruches. Quant à la technique, l'objectif est d'automatiser, autant que faire se peut, mais, selon nous, l'acquisition d'un certain « sens de l'abeille » ne cessera pas de jouer. *G. Ledent.*

(Tiré de la Belgique apicole. G. C.)

DOCUMENTATION ÉTRANGÈRE

DEUX VIES EN UNE

ou l'activité de G. Kondratiev, musicien et apiculteur de J. A. Khalifman, traduction de Mme Morell

« La Bohême », opéra de Puccini, fut chantée pour la première fois au Théâtre « Mariino » de St-Pétersbourg, en février 1900.

Cette soirée mettait fin à l'activité du chanteur bien connu comme régisseur principal et metteur en scène, de G. Kondratiev.

Il quitta le théâtre à l'âge de 67 ans, après 35 ans de travail bien rempli. Il introduisait les opéras étrangers, sans oublier ceux de son pays.

Les mélomanes ont découvert sa belle voix à Nice, en 1861, l'année où il commença son activité en Russie, où il continua à chanter les premiers rôles des opéras russes et étrangers en étant metteur en scène.

Il prenait à cœur son métier, son travail sur le plateau, approfondissait ses connaissances musicales et prenait plaisir à ses quelques essais littéraires. C'était un grand vieillard qui se tenait bien droit et portait un petit capet sur la tête.

Son médecin lui ordonna de passer les vacances obligatoires au soleil, au bord de la mer.

Là il a fait connaissance de A. Boutlérow, chimiste et apiculteur, membre d'une société des amateurs de la culture économique. C'est chez Boutlérow que G. Kondratiev a vu, pour la première fois, une ruche en verre.

A. Boutlérow l'a construite lui-même et la montrait volontiers à ses amis en leur racontant le monde merveilleux des abeilles.

Il a apporté sa colonie d'Italie. La ruche était placée près de la fenêtre de la salle à manger et les abeilles communiquaient avec l'extérieur par un conduit en verre lui aussi.

Les invités appelaient cette ruche « la petite armoire de M. Boutlérow ». G. Kondratiev admirait les lois de la vie des abeilles.

A son tour, il a placé 3 ruches dans le jardin de sa maison de campagne et se mit à observer les abeilles et étudier leurs mœurs.

Quelques années plus tard, il est devenu membre actif de la section apicole de la « Société des amateurs ». En 1878, aidé par

son ami A. Boutlérow, il fonda un grand rucher, au Caucase, au bord de la mer Noire.

Ils s'occupèrent de ce rucher jusqu'à la mort de A. Boutlérow. G. Kondratiev, après la mort de son ami, reprend tous les travaux et fonde un journal à la mémoire de son maître et ami A. Boutlérow, « Messager de l'apiculture étrangère », dans les pages duquel il continue de prêcher l'apiculture.

A côté du « Messager », il fonde l'édition à bon marché des écrits des apiculteurs étrangers traduits en russe.

Rédacteur et éditeur de ces livres, brochures et du journal, il a une grande correspondance avec les apiculteurs de son pays. Il visite les ruchers, explique aux jeunes apiculteurs et aux vieux amateurs ses observations et invite tous les propriétaires de ruchers à ses démonstrations.

L'idée prédominante de A. Boutlérow reprise par G. Kondratiev est la constitution des caractères et les qualités à travers la génération des abeilles.

« La réussite est dans la puissance de la colonie », disait Boutlérow. « La qualité de la mère et des bourdons ne suffit pas au développement de la colonie ».

Le facteur du nourrissement est très grave. Les règles des soins à donner : les règles du nourrissement et celles de l'entretien des ruches sont nécessaires à connaître et à appliquer rationnellement pour la réussite de la belle récolte. « La sauvegarde est dans la force de la famille », répète souvent G. Kondratiev.

LA PAGE DE LA FEMME

UNE RUCHE PEUPLÉE PARLE

J'habite dans une région boisée où, hélas, le sainfoin et l'acacia se font rares. Où sont-elles mes récoltes d'antan ?

Je ramasse, en année normale, 12 kilos de miel dans ma hausse, ni plus, ni moins. Je ne remplis pas les deux cadres extrêmes de la hausse. Elle a 11 cadres, en garnir 9, c'est suffisant !

J'aimais bien mon ancien maître, il m'avait construite de ses mains, sa perte m'a fait beaucoup de peine. Pour l'hivernage, il me donnait du miel et du bon sucre en morceaux, un peu humide.

La personne qui m'a prise en charge a souvent des initiatives imprévues. Ne m'a-t-elle pas repeinte un jour de printemps tandis que mon petit monde s'envolait à la recherche du pollen et du premier nectar ?

Elle déclara qu'elle ne peindrait pas la planche de vol, heureusement. Je croyais la voir arriver avec un pot de carbonyle, mais non, ce fut un pot de peinture à l'huile qu'elle allongea de térébenthine et m'appliqua consciencieusement avec un énorme pinceau qui perdait ses poils.

Près d'elle son enfumoir brûlait, mais avec cette odeur de térébenthine, mes filles n'avaient plus envie de piquer. Elles en étaient un peu ivres.

Comme le soir venait, elle a voulu finir et s'est éclairée avec une lampe de poche qui m'éblouissait, tel un phare sur l'océan. J'avais l'illusion de voguer sur un navire, d'autant plus que la peinture tachait largement l'herbe d'un bleu méditerranéen.

J'enviais mes compagnes encore neuves avec leurs toits luisant sous le soleil, comme des glaciers bleus.

Le lendemain, elle amena une ruche vide près de moi pour la repeindre aussi. Mes abeilles allaient, à tour de rôle, voir le travail. Je crois qu'elles faisaient un compte rendu à la reine qui en oubliait de pondre.

Une fois, n'a-t-on pas supposé que mes enfants avaient peut-être des poux et qu'en ajoutant une peu de tabac dans l'enfumoir on leur ferait lâcher prise ? Horreur, on n'employa pas le bon vieux tabac ordinaire, on se servit des restes de cigarettes blondes. Cela me déplut tant que je faillis manifester ma mauvaise humeur.

Par un mois de juillet torride, notre amie mettait de l'eau dans les abreuvoirs, en vidait sur moi, me couvrait de branchages en murmurant : « il fait trop chaud à l'ombre ». Chez moi nous n'avions pas tellement chaud, vu les arrosages, mais plutôt la flemme !

Elle restait avec sa fillette, assises sur un tas de paille et les abeilles étaient affalées sur les planches d'envol. Bêtes et gens se regardaient, histoire de tuer le temps.

Deux ou trois jours après, une pluie fine, pénétrante se mit à tomber. Soudain, un bruit de voix attira les gardiennes sur le seuil. Mère et fille avançaient, remorquant un genre de chariot, appelé « diable ».

Je vis mes sœurs ligotées là-dessus, après un léger enfumage. Le trou de vol bouché avec un torchon humide les empêchant de voir dehors pendant leur transport à un nouvel endroit.

Un voisin remarqua que des abeilles risquaient de se perdre. La réponse vint, affirmative : « Elles y voient clair, allez. Je les déplace de quoi ?... dix ou quinze mètres environ. Je mets une tuile devant l'entrée, elles feront attention. »

« Celle-ci a encore sa hausse » dit l'homme en me désignant.

« Oh, elle est collée de partout, elle ne craint rien ».

Quelle fierté pour moi de voir la confiance que j'inspirais !

Il y eut un long colloque sur les vertus du miel, de la gelée royale, sur la cire, les races d'abeilles, leurs avantages, etc.

Je tremblais de peur, si par hasard je me partageais en morceaux, avec quoi me ramasserait-on ? On dégagea mes pieds enfoncés dans le sol. Je fus soulevée lentement, les cordes crissèrent sur mon bois. On m'attacha dans tous les sens. On ne boucha pas mon ouverture, de la fumée garda mes enfants à l'intérieur, durant le trajet si cahotant que, parfois, je me trouvais presque couchée à l'horizontale. Enfin, on me remit d'aplomb, on me recoiffa, vive la tranquillité.

Notre maîtresse dit qu'elle ne nous trouvait pas lourdes, qu'elle sortirait ma hausse dès le soleil revenu, puis nous distribuerait un bon coup de sirop.

Du sirop un soir de juillet, quelle aubaine, cela compensait les ennuis du déplacement.

Quoiqu'en pense les humains, c'est facile de se repérer. Voyons : une jaune, une blanche, une ruchette, deux bleues... L'ennui c'est cette tuile inclinée au trou de vol pour une dizaine de jours... Combien d'abeilles se sont cognées la tête contre elle ! Après ce choc, les plus étourdies ouvraient l'œil.

Il fallut me faire deux pieds arrière neufs, les miens étant abîmés par trop de saisons passées sous la pluie, la neige, le froid. On me les confectionna en métal épais et solide. J'en suis très fière, si mes sœurs brillent par la tête, j'étincelle par les pieds. Je ne suis plus jalouse d'elles.

A bientôt, car j'ai encore fort à dire. Les apiculteurs parlent des ruches, pourquoi les ruches ne parleraient-elles pas d'eux !

Geneviève Konrad.

FIDÉLITÉ

Chaque matin, fidèlement,
L'observons-nous suffisamment ?
Le jour revient, quelle merveille !
D'abord l'aube, puis le soleil.
Tout est encore bien imprécis,
Les objets, les meubles aussi ;
Ils sortent peu à peu de l'ombre,
Mais c'est encore la pénombre.
Alors l'oiseau n'a plus sommeil,
C'est son chant qui nous émerveille ;
En ce qui concerne l'abeille,
Savons-nous quand elle s'éveille ?
Ce qui provoque son envol
Vers une précieuse corolle ?

Que de questions nous nous posons
Pour élargir notre horizon !
Quel est le degré de lumière,
Quelle ruche est la première,
Ou sortent-elles toutes en même temps,
Soit qu'il pleuve ou fasse beau temps ?
Quoi qu'il en soit, le jour est là,
Déjà il est dans son éclat.
Devant cette grande puissance,
Quelle est notre reconnaissance ?
De notre Dieu c'est la bonté,
Et surtout la fidélité,
Qui provoque l'adoration
Et toute notre admiration.
Mais nous ne pensons pas au ciel,
Et nous trouvons ça naturel ;
Comme le repas toujours prêt,
Dont nous ne voyons pas les apprêts.
La fidélité de la mère
Qui est celle en qui l'on espère
Et qui ne nous fait pas défaut
Qui nous donne ce qu'il nous faut.
Songeant à ces réalités,
Augmentons nos capacités
De joie et de paix intérieure
Car c'est ce qui fait le bonheur..

A. Chabry.

Variétés

QUELLE EST CETTE BESTIOLE ?

Une guêpe noire : j'ai observé, en juillet de cette année, pour la première fois de ma vie, butinant sur des fleurs, un étrange insecte.

J'ai toujours vu les guêpes jaunes rayées de noir avec une tête noire et jaune. Celle-ci était noire, finement rayée de jaune, exactement comme celle d'une autre guêpe. La taille, la conformation étaient exactement celles d'une guêpe. J'ai regardé cette bestiole prisonnière un bon moment dans un bocal de verre pour mieux l'observer, je regrette de l'avoir remise en liberté tant elle était curieuse.

Je ne l'ai confondu ni avec un bourdon (pas des bourdons